

Charles-François Landry

| | |
|----------------------------------|---|
| 19 mars 1909 | Naissance de Charles-François Landry à Lausanne. Son père est neuchâtelois, sa mère vaudoise. Deux sœurs. |
| 1919-1927 | Études au collège classique et cantonal de Lausanne. Il lit avec avidité Alain-Fournier, Gide et Albert Salamin, et fonde une revue étudiante, <i>L'Œuvre</i> . |
| 1929 | Landry part de Lausanne pour le Sud de la France. Séjours à Villeneuve-lès-Avignon, Nîmes (où il terminera ses études), Aix-en-Provence. Il débute dans les lettres par un recueil de poèmes, <i>Imagerie</i> . |
| 1930 | Landry fait la connaissance d'Yvette Benoît, qu'il épousera. |
| Novembre 1931- printemps 1932 | Premier séjour à Paris. |
| Octobre 1932 | Mariage avec Y. Benoît. |
| Février 1933- mars 1934 | Deuxième séjour à Paris. Difficultés financières, liées à la grande crise de l'emploi, suite aux événements de 1929. |
| Mars 1934- octobre 1935 | Pougnadoresse, à quinze kilomètres d'Uzès, dans le moulin Mercier. |
| Octobre 1934 | Naissance de Claire. |
| Octobre 1935- février 1936 | Atteint de pleurésie, Landry est soigné à l'hôpital d'Uzès. |
| Mars 1936 | Pneumothorax, pratiqué en Suisse. L'industriel et ami des écrivains et des artistes, H.-L. Mermod, en prend la charge. |
| Été 1936- juillet 1940 | Retour à Uzès, où il est admirablement soigné par le docteur Villaret. |
| Automne 1938 | Thoracoplastie, effectuée en Suisse. |
| Printemps 1939 | C.-F. Landry prononce, en Suisse, une série de conférences sur « La campagne française ». |
| 1940 | Après l'armistice, Landry retourne en Suisse. La période provençale de sa vie s'achève dans le |

bruit des bottes et en compagnie de la maladie qui ne le laissera plus en repos.

Mais quelques consolations littéraires adoucissent cette vie mouvementée: *Diégo* obtient quatre voix au Goncourt, une nouvelle, *Coupe du monde*, est récompensée par le Prix de la Revue suisse romande et Landry reçoit le Prix Schiller (qu'il aura à nouveau en 1944 et 1947).

| | |
|-----------------|---|
| Printemps 1941 | Le divorce est prononcé entre C.-F. Landry et Y. Benoît. Landry propose de lui acheter la Tour Négroponte à Saint-Siffret (proche d'Uzès), où elle aurait vécu en compagnie d'un chat et d'un géranium! |
| 1942 | Second mariage, avec Isabelle Gaudin. |
| 1943 | Prix de La Guilde du livre. Dans la revue <i>Confluences</i> , Landry publie un important article sur les problèmes du roman et du romancier. |
| 1947 | Grand prix littéraire de la Littérature rhodanienne. |
| 1949 | Naissance de Philippe, dit Pompon. |
| 1951 | Prix Veillon pour <i>La Devinaize</i> , un de ses plus attachants romans. |
| 1952 | Landry s'installe au château de Glérolles, où il habitera jusqu'à sa mort. |
| 1954 | Grand Prix du roman des Amitiés françaises, qu'il partage avec Gilbert Cesbron. |
| 1959 | Prix Chatrian. |
| 1960 | Grand Prix C. F. Ramuz. |
| 1968 | Prix mondial Paul Gilson, pour <i>Mon pauvre frère Judas</i> , oratorio radiophonique. Landry est atteint de la maladie de Parkinson et doit être hospitalisé. Il ressortira très affaibli physiquement, et le docteur Fernand Cardis, qui l'a patiemment soigné, lui prescrit un excellent remède: écrire. |
| 23 février 1973 | Landry – on ne dit plus Charles-François Landry – meurt à l'hôpital de Vevey où il avait été transporté à la suite d'un malaise. |

(Source: *Diégo*.

Le Mont-sur-Lausanne: Éditions Ouverture, 1993)

Charles-François Landry

La Devinaize

Roman



Ce sigle était la devise de C.-F. Landry



camPoche

« La Devinaize »
a paru en édition originale
à la Guilde du livre,
à Lausanne, en 1950

L'édition de référence, pour cet ouvrage, a été l'édition en
« Poche Suisse », N° 23. Lausanne: L'Âge d'Homme, 1983

Ce roman a obtenu le Prix Veillon en 1951

« La Devinaize »,
trois cent trente et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le soixante-dixième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Philippe Landry et de
Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-332-1
Tous droits réservés
© 2013 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À ma mère

PREMIÈRE PARTIE

I

C'ÉTAIT le temps des plus longues nuits. Je me souviens de cette année-là parce que, jusque passé la Noël, il n'y eut pas de neige, et nous autres, nous la guettions. Parfois, d'un ciel plus foncé que le jour, commençaient à descendre ces minons gris qui deviennent blancs lorsqu'ils passent devant une lucarne noire, un auvent, une large charretière de grange. Mais lorsqu'ils se posaient sur la terre, ils fondaient.

C'était un hiver chaud. Le vent marin ronflait à la cheminée et miaulait la nuit sous les portes. On dormait mal.

Et puis, dans une de ces après-midi qui se traînent sans pouvoir se lever, mon père me dit :

— Hadrien, mon garçon... et si nous allions à Nozières ?

Je sens qu'il me faudrait savoir tout dire dans le même temps. Je m'appelais Hadrien, avec un *H*, et cela faisait rire Barrenton mon ami, qui s'appelait Léon, et la petite Lizon qu'on disait être ma bonne amie ; mais il n'y avait rien entre nous que la gentillesse ; elle me donnait parfois une pomme chaude d'avoir été longuement dans sa poche, sous son jupon, et moi, je lui chuchotais les réponses, le dimanche, dans l'église. Je

m'appelais Hadrien avec-un-*H* » comme ils disaient tous, et j'en avais pris une si grande accoutumance que, sans hésiter, lorsqu'on me demandait mon nom, je répondais :

— Je-m'appelle-Hadrien-avec-un-*H*...

Mon père marquait toujours ce *H* qu'il avait voulu, au premier jour, quand il avait monté la côte pour aller m'inscrire.

Mon père... C'est là que je voudrais pouvoir tout dire, d'un seul mouvement du cœur. Il faut prendre patience.

— ... Et si nous allions à Nozières ?

Il m'avait dit cette petite phrase de rien, comme il disait toujours tout. Il disait, puis il regardait un peu par-dessus son épaule, crainte qu'on le prît au sérieux. Cette fois-là, il se mit à regarder par la fenêtre de notre cuisine, qui donnait sur l'Arze et ses bois, et sa tour, et son noir mystère, passé la plaine où souffle l'air vivant.

Ma mère ne répondait rien et, sans humeur, nous tournait le dos ; peut-être n'avait-elle pas entendu, le bruit de la vaisselle froissée dans un baquet de zinc pouvant couvrir cette voix moqueuse de mon père.

Le temps passait, et moi j'étais suspendu, entre le bonheur et les maux.

À la fin, maman s'était détournée :

— Tu n'y penses pas sérieusement Hercelly ?

Il avait quitté la fenêtre comme joyeusement. Il vint à elle et lui prit la taille, ce dont elle se défendit :

— Hercelly, le petit te regarde.

— Eh! je pense bien, disait mon père. Il me regarde et il voit que je courtise ma femme, et, ma parole, Marie, tu es plus jeune d'année en année... Pourquoi deviens-tu toute rose aussitôt? Ai-je dit mal ou malice?

Elle ne savait où mettre ses mains qui demeuraient suspendues dans l'air, derrière le dos de mon père.

— Pas avant que...

Mais il la laissa bien avant qu'elle eût permis. Elle était retournée à son baquet, mais elle gardait de ces minutes un flux de jeunesse; c'est elle qui, maintenant, parlait à demi détournée:

— Et quand rentrerez-vous? Et le petit sera sang glacé, et moi je ne vivrai pas, durant la soirée, parce que les loups...

— Oh! disait mon père: les loups. Le dernier fut tué en 1843. S'il a fallu cent ans bientôt à ses petits pour grandir, je ne les crains guère.

— Oui, je sais. Mais rien ne m'ôtera de l'esprit que ces bois de loups, ces temps de loups, sont...

— Enfin, dit mon père, irai-je ou n'irai-je pas? Regarde ce petit: il s'est mangé la bouche d'impatience.

— Soit! dit ma mère. Allez donc! vous êtes deux sans-cœur!

Et moi je lui sautai au cou. Elle sentait naturellement la gelée de coings. Je comprenais que mon père la prît toujours dans ses bras.

Nous fûmes bientôt partis. Je repensai encore à cette scène, alors que nous trottions sur la grand'route. Notre jument s'appelait Carmen. J'allais sur mes huit ans.

Notre vie était à tout instant délicieuse, et pourtant, pourtant tout se passait, entre nous trois, comme s'il eût fallu se hâter d'être heureux.

C'était un drôle de paysan que mon père; encore n'était-il paysan que par humeur, comme il était mari, comme il était père. Il faisait les choses sans y toucher. Si souvent je l'avais vu ne pas se mettre à table :

— Merci; non, je ne prendrai rien... Je ne me sens pas très en train.

— Et mon eau qui refroidit. Laisse-moi...

Et puis, il mangeait un gâteau sec, trouvé sur une desserte.

Cassait une noix. Mangeait une petite pomme, après l'avoir lustrée de son autre main, comme font les enfants. Marchait de long en large. Disait :

— Je goûterai ton lard, Marie-Douce.

Se coupait un chateau de pain. Mangeait d'un fromage blanc. Le voulait comparer à un fromage gras.

— Tu vas entailler ma nappe, disait ma mère.

— Ah! répondait-il, je vois ce qu'il te faut; eh bien! soit, je m'assieds donc.

Nous étions aux trois quarts du repas. Ma mère se levait :

— Gageons que tu prendrais maintenant de la soupe?

Mon père la regardait, rieur et surpris :

— Ah! je veux bien, Marie-Tendre...

Elle lui emplissait son assiette creuse, et il mangeait alors comme un dévorant.

Ma mère souriait devant elle, comme brille une lampe. Et je grandissais parmi ces jeux de chaque journée.

Et puis, la Devinaize demandait cela. Je n'ai pas connu maison plus folle. Seulement, je n'en veux pas parler encore.

Pour l'instant, j'étais un garçon heureux avec inquiétude, parce que quelque chose est au fond de nous, sans âge, qui ne s'amuse pas, même et peut-être surtout dans l'enfance. Aujourd'hui je vois que je savais moins de choses qu'un enfant des villes, sur la méchanceté du monde, mais des choses autres, ah ! j'en savais beaucoup. Des choses qui ne se peuvent dire : un climat de silence permet de juger si une toile d'araignée est plus fine qu'une autre.

Et surtout, je vivais dans l'étonnement. Je ne dirai pas que tout m'amusait : tout brillait devant moi, comme l'eau des ruisseaux et comme les étoiles.

La jument marchait bien. Nous avons une douzaine de kilomètres à tirer, pour gagner Nozières. Et mon père me faisait passer par des chemins pareils à sa vie : on ne voyait la ville que le nez dessus, et cela m'étonnait à chaque fois. Nous aurions pu arriver par la route du bas, mais juste au tournant du village de Cèze nous aurions vu Nozières, et encore, sous un laid visage : un ou deux faux châteaux 1880 qui étaient des pensionnats de jeunes filles faisaient bloc parmi des villas, une grande usine électrique, la longue épine du bois de la Loue, et Notre-Dame cathédrale presque effacée, biffée par des choses quelconques qui prenaient toute leur fausse importance.

Tandis que mon père, choisissant une antique chaussée, nous faisait traverser une forêt ancienne,

plus touffue de hêtres que de résines, coupée de petites rivières qui se creusent des ravines mystérieuses. Une falaise crépusculaire en plein jour doublait le bruit des sabots et des roues, comme ferait une caverne ou une grotte ; je n'éprouvais pas de peur, mais une prière muette me nouait la gorge. Déjà ces lieux évoquaient la cathédrale.

Et puis, la forêt cessait brusquement, passé un tournant. C'était comme un portail. Une allée de vieux chênes laissait passer le ciel clair sous ses branches noires. Il y avait une maison blanche, coiffée d'un étrange toit de ferme et presque de pagode, des prés, un petit bois, un vallon mou, comme chez nous – comme si une dernière fois le pays que j'aimais par-dessus tout me faisait un signe d'amitié – et, passé une auberge pareille à nos auberges, passé un cimetière feuillu plein de silence, d'oiseaux furtifs et d'un perpétuel automne roux, on arrivait dans Nozières.

C'était triste, premièrement. Le frein geignait. Carmen posait prudemment le sabot sur un pavé traître, la route devenait une rue plate qui sentait la brume et la fumée d'usine ; on entendait le piaulement d'une scie mécanique, la lime sur le fer, le cri des femmes ouvrières qui insultent leurs enfants, pliées sur la barrière d'un maigre balcon, tout comme un traversin.

Alors, comme d'une misère qui ne peut devenir plus grande, naissait le salut. Je voyais le vallon s'enfoncer à mesure que nous reprenions de la hauteur. La jument piochait pour avancer. Le parapet découvrait en contrebas une maison trahie, coiffée comme

nos maisons; mon père m'avait dit une fois, en passant, que c'était un moulin à huile et je cherchais en vain la roue.

Brusquement, à une qualité de silence, à un goût connu de l'air, je savais, sans même lever les yeux, que nous étions arrivés. La maîtresse église dégageait une paix ancienne. Accroupie comme une grande bête, elle maintenait un secret que les hommes ne veulent pas toujours écouter. Elle me procurait une angoisse toute semblable à celle que j'éprouvais en regardant de notre fenêtre les choses du pays. Cette vieille cathédrale paraissait aussi ancienne que le mont de l'Arze, aussi verte que les étangs de Brais. J'ai fait le rêve plus de dix fois, d'avoir ma main dans la main de mon père et de maman, et d'aller en clochant d'un pied sur l'autre, et chantant ma grêle joie, tout autour de ce grand meuble de pierre qui avait apparence d'aïeule. Jamais cela ne s'est rencontré.

Donc, ce jour-là, je faisais la route en esprit, comme fait le chien, qui va devant, revient, retourne, traîne. J'étais partout, sauf sur le banc du char. Mon père chantait une histoire de fille qui devint matelot. Chantait, c'est dire beaucoup: il esquissait la fin d'un couplet, puis par deux fois le refrain, comme si ce refrain eût enfermé une signification secrète et spéciale qui envoûtait la minute présente, puis plus rien un grand bout de temps, et de nouveau deux lignes prises au milieu d'un couplet.

Quatre heures, c'était presque la nuit. Mon père s'était arrêté près du cimetière vieux, pour allumer le falot-tempête qu'on suspendait sous le char. Nous

avons aussi deux lanternes, mais sans nous être concertés, nous ne les allumions jamais.

Le bruit de nos roues sur la colline, dans la rue du Chapitre, me tira de cette songerie éveillée qui me faisait mêler mes souvenirs et le présent. Déjà, nous tournions le dos à l'église cathédrale, déjà je regrettais ce qui allait fatalement se produire ; nous allions arrêter Carmen devant un tout petit atelier de menuisier, dans une voûte ; il faudrait descendre deux marches ; l'ampoule électrique aurait l'air d'être vieillie, elle aussi, et un homme s'avancerait à bruit de socques. Il nous ferait passer dans une cuisine atrocement surchauffée, humide cependant, et sa femme, la Miquette, voudrait à tout prix me bourrer de tout ce que je ne voudrais pas :

— Mange, petit.

C'étaient des friandises à l'anis, dures comme pierre, et je haïssais ce parfum de bistro. Il fallait tenter de ruser avec ces cœurs d'anis, longuement les mouiller de salive. Cela me barbouillait le tour de bouche d'une glu sucrée et poissante, et j'avais peur d'y laisser mes dents branlantes. Alors la vieille qui me surveillait me disait :

— Veux-tu des confitures ?

Et son interrogation n'attendait rien de moi. Que je réponde oui ou que je réponde non, que lui importait ? D'autant que je disais toujours non.

Alors elle tirait en avant un pot qu'elle découvrait à mon intention (ce qui était un grand honneur), elle puisait d'une cuiller qu'elle commençait par nettoyer d'un pouce d'homme, elle me garnissait une assiette de confitures qui étaient vrai-

ment, je l'ai vu depuis, des confitures et non quelque marmelade: il y avait là, dans un sirop clair, des morceaux d'oranges, des morceaux de figues, et même de la courge, et un long gousset de vanille dont le parfum me soulevait le cœur.

Et pendant que je m'attardais, la cuiller levée, me faisant plus enfant que je n'étais, espérant que nous partirions avant que la politesse me forçât de manger, on entendait, par le manteau de cheminée, tomber les gouttes magnifiques et pleine de l'heure, sonnée par le bourdon bas de la cathédrale.

Cela me rendait dispos.

Pour ces notes de la cloche, aussitôt familières par leur reprise – quand l'horloge à coffre sonnait argentine – je pardonnais à cette femme, appelée la Miquette, de vouloir absolument me chavirer l'estomac.

Ah! que je me prenais à envier ces gens, dans ces maisons groupées au pied de la grande tour; ces maisons étaient bien closes comme des jardins de curés, quoique très facilement traversées de haut en bas, de la tuilée à la cave, par cette domination des cloches. Une fois aussi – donc ce devait être un samedi – j'entendis le carillon qui durait le quart d'une heure. Et là, je dormis les yeux ouverts, porté par cet orage de musique qui dévalait par bouffées, comme chante une forêt.

Mais ce jour dont je parle, rien de ce que je craignais n'arriva. La boutique était noire. Mon père essaya la poignée de porte, en insistant comme on le fait lorsqu'on pense que le seuil a gonflé: en pesant du genou.

Non, la porte était fermée.

— Attends, me dit-il, je vais voir.

Mais avant qu'il se fût enfoncé dans la voûte d'un corridor en boyau, une femme sortant d'une boulangerie avait dit :

— Qu'est-ce que c'est ?

Je reconnus la voix : c'était la Miquette. Et même, elle avait l'air d'être d'humeur chagrine.

— Voilà, dit mon père, je cherche Miquet.

— Que lui voulez-vous, à celui-là ?

C'étaient les vieilles tournures, et qui disaient bien ce qu'elles voulaient dire. On comprenait que la Miquette était fâchée et qu'elle s'embarrassait peu de faire plaisir ou déplaisir, toute à son humeur du moment.

— Allons, dit bonnement mon père, dites-moi où il est. Vous voyez bien que nous voici venus de la Devinaize, ce n'est pas loin selon l'accueil, mais trop pour s'en retourner sans plaisir. Et, dit-il encore après un temps : le petit qui reste sur son banc, ça ne vous dit rien ?

— Ah ! dit la vieille. Ce petit, c'est un homme, et tous les hommes c'est du même au pareil ; graine d'homme, graine de diable. Le Miquet n'est même pas venu déjeuner, et personne ne l'a vu. Il n'est pas dans les cabarets, j'y fus. Ni à l'Auberge de Savoie, j'en viens. Il est là-haut, là-haut, et il finira par y passer sa vie, celui-là.

Mon père avait saisi le banc, ou plutôt une pièce de fer polie par tant de mains, et tâtant pour trouver le marchepied, il s'était assis.

— Allons donc ! dit-il, en faisant claquer sa langue.

C'était un congé. La jument n'y comprenait goutte, et dans la pénombre de la rue mal éclairée, je la vis grimacer des oreilles. Avoir fait toute cette route qu'elle connaissait, pour s'en retourner aussitôt, sans picotin, sans croûton, sans rien qui encourage, c'était dur.

La vieille était entrée dans son boyau noir. Nous avons fait quatre-vingts pas, peut-être, et nous avons tourné, mais à droite cette fois. Je ne comprenais plus. La grande masse confuse de l'église reine nous dominait de sa présence. Mon père est descendu, il a pris la bête par la bouche et l'a conduite dans un retrait qui paraissait avoir une toiture faite de nuit, et des murailles de silence.

— Hadrien, me dit-il, viens.

Il me tendait les bras, comme il l'avait fait lorsque j'étais tout petit. Ce soir, j'étais triste et gourde, c'est pourquoi je ne songeai pas à prouver mon adresse en cherchant à descendre seul. Je me jetai dans ces bras qui déjà me tenaient. J'ai senti la joue froide de mon père.

Il me laissait, il s'accroupit, il prit la lanterne et revint avec elle près de la jument qui baissait tristement la tête. Il dut chercher dans le coffre, sous le banc, une musette.

— Ah ! voilà, dit-il satisfait.

Mais avant de la passer à Carmen il plongea la main et regarda la civade dans sa main ouverte, tout baissé vers la lanterne. La jument aussi avait détourné la tête et regardait. On voyait un peu de blanc à son gros œil bleuté de transparence par la lanterne.

— Mange, ma fille, mange, disait mon père en disposant la courroie de la musette avec beaucoup de soin.

Il faisait passer une mèche de crinière, afin que rien ne fût une gêne, et j'étais confusément jaloux de ces gestes parfaits.

J'étais un oublié dans l'ombre. Mon père prit encore une couverture, puis une autre, et je sus que, n'importe où nous irions, nous allions demeurer longuement.

II

JAMAIS je n'en aurai fini de m'émerveiller, quand je songe à ces choses. D'une main, mon père portait le fanal, sans l'élever en homme des écarts sauvages qui ne craint aucun piège dans une ville qui a sa chaussée ; et de sa gauche, il tenait ma main, et je dormais debout, tendrement las, brusquement accablé comme la jument, tout à l'heure. Elle, il avait suffi d'un picotin pour lui chanter au cœur. Mais moi, j'avais regret d'être venu, regret d'avoir quitté ma mère, que dans mon cœur j'appelais en cet instant : Marie-Seule.

Nous n'avons fait que quelques pas, et sur un curieux petit pavé que je connaissais bien, aux belles maisons de chez nous, et même aux pauvres fermes, mais il ne s'en trouva alors que juste six pieds sur trois, au-devant du seuil : ce sont petites pierres plantées de pointe, et qui font un dessin.

Mon père prit un escalier que je n'avais jamais vu (mais peut-être aussi n'étais-je jamais venu là), juste au pied de quelque grand contrefort. C'était un escalier qui ne laissait passer qu'une personne ; j'eus sous la main une main courante de pierre ; les gens d'autrefois furent si familiers de la vie que ce qu'ils ont fait pour l'homme va pour la femme, va pour l'enfant.

Je reconnaissais chaudement cet escalier inconnu, pour l'avoir vu plus de cent fois, un peu partout. Juste si l'embrasure de porte était ici plus sévère d'un peu que toutes celles que j'avais vues. Et je béai d'admiration, à voir mon père frauder cette serrure, d'un coup de crochet passe-partout.

Nous sommes entrés. Cela avait odeur de grenier. Nous avons à la Devinaize une malle de cuir et de bois qui sentait ainsi l'enfermé. Mon père poussa très soigneusement la porte, mais sans faire jouer la serrure.

Il me disait, moitié renseignement, moitié pensée à mi-voix :

— Au *passé*, on ouvre plus facilement qu'on ne referme... Pourquoi refermer ? Personne ne viendra.

Il avait sa voix de chanteur de choses anciennes ; le timbre de certaines pendules vieillottes raconte cette timidité assurée.

Je ne dormais plus, je n'étais plus triste, et pourtant, je me demandais si je ne rêvais pas. Souvent, dans le sommeil, nous aurons connu ces passages qui ne sont pas des corridors, ces voûtes indécises, ces courts escaliers de cinq ou sept marches qui finissent en couloirs, ces salles obscures (ni froides ni chaudes) où il suffit d'une fausse ombre pour donner à croire que le mur est ouvert – et c'est toujours ailleurs que se déclare une embrasure noire, illogiquement disposée.

Une première fois je reconnus l'odeur de l'air. Après avoir passé une sorte de grande chambre qui sentait plus résolument la basane que partout ailleurs, j'étais sur un balcon. Mon père portait la

lanterne très bas, et la changea, d'une main dans l'autre, et je compris qu'il ne voulait pas être vu de la rue.

Mais était-ce bien la rue, cet abîme étoilé de lampes, au-dessous de nous, dans un brouillard qui montait des venelles, des vallonnements de toitures indistincts, de quartiers confus ?

Et déjà nous étions entrés dans une autre muraille où, directement, un escalier en vis de Saint-Gilles fut bien rude à mes jambes.

— Prends la corde, dit mon père.

C'était une grosse corde qui montait en tournant, tenue de loin en loin par un anneau de fer mobile dans une patte scellée. Afin que je n'eusse plus la lanterne à hauteur de visage, mon père la tint devant lui. Il grimpa comme un jeune homme. Il grimpa montrant sa joie du moment et son humeur. Mais comme nous voyions s'ouvrir sur le côté une petite porte de la nuit, donnant sur un étage, il dut s'arrêter brusquement, me laissant encore engagé dans l'escalier plus roide qu'une échelle dans un cerisier.

De la main, il me disait :

— Attends, attends !

Et quand enfin il put parler, il me confia :

— C'est passé.

Je ne connaissais pas la peur, mais je fus à nouveau triste. La maladie, où qu'on la rencontre, elle accable. Je pensais : il nous faudra aussi redescendre. Le monde venait de se montrer menaçant. Une aile avait passé. Je savais, à l'obscur de moi, que ce n'était pas la première fois.

— Allons, dit mon père.

C'était son mot. Je m'avisais ici que, toujours, il s'encourageait vers l'avant, joyeux par caractère ou joyeux par devoir. Je lui dis comme on se plaint :

— Attends-moi.

Et j'allai lentement, volontairement traînard, parce qu'il était bon et qu'il prendrait soin que je puisse toujours voir sa lanterne dans cet escalier qui tournait si rudement. Je musai. J'eus le temps de tout voir mieux. J'avisai combien les marches étaient rongées, et d'autres étaient neuves, qui paraissaient trop hautes. Mais comment dire cette sensation qui me reprenait tout entier (dont j'avais été un instant distrait par le malaise de mon père pour mieux sentir dans la suite combien j'étais bercé et soulevé)? J'étais l'hirondelle qui ne va pas se coucher, et qu'on entend dans la nuit close crier sa joie. Plus tard, j'en rencontrerais qui, amoureuses de ces grands clochers, justement, s'assomment dans la nuit pour avoir trop aimé la joie d'une soirée. J'étais ce grillon de chez nous qui unit la vesprée à l'aube par un cri de grelot porté sur l'air qui respire large. J'étais la reinette des étangs sombres, à Brais, qui chante comme un trop-plein d'écluse. Quelque chose s'était levé au fond de moi, puisque je circulais entre l'écorce et l'aubier de cet immense chêne ; une ivresse, sans doute aucun.

J'avais peur de ma joie que je ne pouvais comprendre.

— Nous sommes rendus, dit mon père.

Et je sortis une fois encore au grand air. Au grand de l'air. Quoi dire et comment le dire : il y

avait ici une odeur d'aube. L'air sentait comme chez nous. C'était un air qui n'avait pas rampé dans des rues, connu des greniers, frôlé des cheminées. Un air sauvage comme on en trouve au sommet des collines et dans certaines clairières sans fleurs.

Dans l'ombre, quelque chose craqua, comme une mâtüre. Le geignement d'une poutre qui dort. Quelque chose aussi claqua : c'était un pigeon qui se froissa contre des obstacles invisibles.

Devant nous il y avait un petit rond brillant, jaune, et une raie de clarté. Mon père poussa une porte en disant :

— Miquet, tu es pris, me voici.

— Entre donc, dit le vieil homme.

Et me voyant, moi qui clignais dans trop de clarté :

— Oh ! oh !... on a su venir jusque-là ?

Je m'assis dans un coin, le plus en retrait. J'avais trop à comprendre. Cette chambre était petite, mais pas aussi petite que je l'avais cru. Elle était surtout encombrée. Elle était inattendue et inexplicable. La cuisine de la Miquette recommençait, à quarante mètres au-dessus de la rue, et c'est par méfiance que je m'étais tapi aussitôt dans un angle. Qu'on n'aille pas, surtout, me donner des confitures ou des pains d'anis !

Miquet n'y songea pas une seconde. Il avait une armoire délabrée comme en ont les hommes dans leur atelier. Il en tira une bouteille. Il se tapa les cuisses pour s'interroger sur la présence de son tire-bouchon.

— En voilà toujours un, dit mon père en lui tendant son couteau qui avait un fer tordu.

Montrant une bouteille :

— J'ai cependant vidé la sœur de celle-ci à midi, remarquait le menuisier. Mon tire-bouchon me fait la guerre. Il est comme la Miquette. Aussi bien, j'avais fermé, crainte qu'elle ne monte. Au fait ! Comment es-tu entré ?

— Tu me connais, dit mon père rieur.

Ils ont levé leur verre d'un vin très gris. Le vieux me regarda et mon père répondit :

— Hadrien n'en prend pas.

— Toujours les femmes, répliquait le vieux. Elles nous gouvernent trop. Tu n'es pas le maître, Hercelly, si jusque dans ma capite, au-dessus des lois et des hommes, tu obéis encore à ce que te dit ta femme.

— Laissons ce sujet, dit mon père. Marie-Douce...

Il interrompit sa phrase. Puis il conclut :

— Et puis, je ne tiens pas, tant que cela, à être le maître.

Il s'était levé, il tournait le dos. Je le connaissais assez pour savoir que c'était sa manière à lui d'être fâché. Il sourirait à nouveau, tout à l'heure ; il fallait seulement attendre.

Miquet devait le connaître mieux que moi, puisqu'il laissa son verre et reprit ses outils. Il travaillait à la mailloche de bois, tapant sur un bédane, et j'avais trop vu d'hommes déjà pour ne pas sentir combien celui-là travaillait bien. Il sortait un petit copeau, puis un autre, et ses coups étaient des esquisses de coups. Il dégageait un étroit rectangle profond où viendrait donner un tenon.

— Eh ! dit mon père, une guitare.

C'était bien là sa courtoisie. Il venait de trouver la diversion.

— Elle a toujours été là, Hercelly.

— Pas vue, alors, dit mon père, qui écoutait l'accord des cordes.

Quand nous étions entrés, il faisait trop chaud, de beaucoup. Maintenant j'avais presque froid. Le menuisier regarda dans son petit poêle et dit :

— Tonnerre !

Il nourrissait ce poêle trois fois comme le poing, avec des éclats de bois et des copeaux. Cinq minutes plus tard, c'était à nouveau la fournaise.

— Et des briquettes, donc, dit mon père ?

— Tu ne vas pas me croire : j'en ai, mais j'oublie. (Il en mit une dans le poêle.) La nuit, oui, j'y pense, et par force. Au moment de sortir, à chaque heure, je me dis : « Quand tu rentreras glacé, tu seras content de trouver la cagna chaude. » Alors je mets la briquette avant de décrocher le porte-voix. Mais tant que je suis ici dans le jour, en vacances, je n'ai pas de routine. Il faudrait...

Il fut interrompu par une mélodie d'une douceur qui me fit mal dans le ventre, aussitôt. Mon père ne regardait rien. Il avait penché la tête sur l'instrument et, comme un secret, comme une confidence, il chantait :

*Je suis marin, mes jours sont à la France
Je suis à bord où m'appelle l'honneur...*

Que savons-nous de ceux que nous aimons ?
J'avais vu mon père à toute heure, chaque jour,

depuis toujours, et je ne savais pas qu'il pouvait effleurer une guitare. Cette voix qu'il avait, je l'avais pressentie, mais non entendue. Il ne chantait pas ainsi sur le char, ni sur les chemins secrets de l'Arze. Jusqu'ici, il avait chanté devant moi avec timidité. Maintenant il chantait avec regret.

Mais moi-même, que savais-je de moi ? Pourquoi cet instrument dont je n'avais jamais entendu quelques notes allait-il chercher au centre de mon être toutes les images les plus choisies, les plus mystérieusement mises à part, comme on engrange bien loin du foin, un peu de regain gris qui sent les fleurs et le miel ?

Sur les étangs de Brais, parfois, la lumière racontait un désespoir joyeux. C'était un tain d'argent et d'un vert gris d'œil. Quand je montais à l'Arze, par des vallons rieurs, il arriva qu'un nuage traînât ras le mont ; je le voyais au bout du pâturage et, quand il parvenait jusqu'à moi, j'en pouvais prendre une poignée, comme on prend une poignée aux chars de foin, pour porter bonheur.

Mon père tenait sous ses doigts ce nuage ; mon père avait à son commandement cette clarté fée des étangs de Brais, qui vous pince le cœur. Je voyais les trois doigts du premier colchique, au ras du sol, la première vitre de glace sur un tonneau. Je voyais aussi ce que le printemps offre de plus triste que l'automne, ce démuné du départ, cette crânerie de faire avec rien, la primevère qui met plus de fleurs que de feuilles, le chaton à la branche nue.

Miquet avait pris un autre outil et faisait une autre besogne, encore plus paisible. Il ne fallait pas rompre le charme.

Et c'est alors que je sautai sur mes pieds : un bruit énorme, à côté de nous, derrière la porte on sentait, venait d'éclater. Ce furent les six coups de six heures. Entre chacun, je pus entendre geindre un fer, grincer un axe, plaindre la poutre. Et le dernier me donna l'impression, dans le silence revenu, d'aller s'élargissant sur les bois noirs, les collines, les ravins.

Miquet me regardait parfois par-dessus ses lunettes. Ce viel homme avait une moustache jaillissante premièrement, comme une touffe d'herbasse, et qui rendait son nez grêle ; puis cette moustache s'effilait pensive ; comme la paille qui fut arrachée des chars traîne, encore inclinée, dans le vide, à la branche des poiriers.

Je découvrais combien les hommes sont joueurs, à la manière des petits chats quand ils se mettent sur le dos, quand ils embrouillent leurs propres pattes sous la frange d'un fauteuil et se racontent que cela est vivant et qu'ils ont attrapé une mystérieuse bête.

Miquet me regardait pour se rassurer. Pour se dire que son jeu d'avoir un ami dans une capite-fée n'était qu'un jeu. Pour échapper à cette musique triste et douce que mon père suspendait au silence comme une guirlande fanée. Et je regardais Miquet pour être sûr que tout n'était pas trop aventuré. Cette bouteille demi-pleine, ces verres vulgaires nous préservaient en partie de la sorcellerie.

Cependant tout s'était à ce point enchanté, déjà, que ce poêle de fonte me paraissait un grillon géant : il me regardait de toutes ses moulures poussiéreuses. Quant à cet homme sans visage, musiquant notre chez nous, j'en connaissais le chapeau, j'en connaissais le paletot ni gris ni noir, à petit col. Mais pour un moment il n'était plus mon père.

Nous étions à mi-hauteur du ciel, à l'étage des cloches, dans une chambre paysanne, artisanale, et l'échoppe du cordonnier Pilevent à Durante, la forge ouverte de Cardonnal à Boissières, le hangar aux échelles neuves de Monferraz le boiteux n'étaient pas aussi racinées sur le pays que ce local blotti dans les œuvres d'une tour de beffroi.

Les autres avaient devant eux une route, une bonne chaussée de pierre et de sable crissant. Ici, nous étions devant les routes du vent.

J'avais peur de cela que je ne pouvais comprendre. Dans une forêt, qu'il y fit noir, je me disais : c'est une forêt ! Comme une bête, je m'y reconnaissais ; il y avait des odeurs de feuilles vivantes et de feuilles pourrissantes, et des endroits sentant la cave, et des endroits sentant l'étable. On ne saurait tout dire, mais on s'y retrouve.

Ici, je ne savais pas pourquoi la présence des cloches me donnait des ailes, et pourquoi les chansons de mon père me nouaient le cœur.

Mais que je fus reconnaissant à ce vieux Miquet de ne pouvoir plus longuement supporter l'enchantement dérisoire :

— Laisse un peu ta musique, Hercelly.

— Hein? dit mon père, comme un dormeur qu'on éveille et qui se demande où il est.

Miquet prenait appui sur cela qu'il connaissait de plus rudement terrestre :

— C'est la vieille qui t'a dit que j'étais ici ?

Mon père fit oui de la tête. Mais sans le laisser sonner d'autres accords, Miquet insistait :

— J'ai pensé qu'elle doit être plutôt crin ! Je la voyais, quand il faisait jour encore, s'affairer comme une fourmi, entrer ici, interroger là. Elle doit savoir aussi bien que moi ce que j'ai dans mon panier.

Il posa les outils, fit tomber les copeaux de son tablier, en le lissant des deux mains, et il osa prendre la guitare jaune couchée sur les genoux de mon père. Il la remit dans un coin, sous une longue blouse grise qui pendait à une cheville de bois.

— Ton petit mangera bien un morceau ?

Je craignais que mes ennuis de chez la Miquette recommencent. Mais le vieux, qui devait comprendre plus de choses qu'il ne s'en donnait l'aspect quand il était chez lui, ici souriait comme une coccinelle.

Il tira du panier un morceau de pâté en croûte, du jambon cru, des choses goûteuses.

Et mon père me permit deux doigts de vin. Celle-là, c'était une bouteille poussiéreuse :

— Du rouge, Hercelly, tu ne peux lui refuser ça. Henri IV en a goûté demi-heure après avoir vu le jour. C'est le sang des hommes.